

MULLER (André), Chez Fritz et Ivan. Incorporé de force dans la Wehrmacht et prisonnier de l'Armée rouge

La Nuée Bleue, 2012, 767 p.

Eric Ettwiller



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1822>

DOI : [10.4000/alsace.1822](https://doi.org/10.4000/alsace.1822)

ISSN : 2260-2941

Éditeur

Fédération des Sociétés d'Histoire et d'Archéologie d'Alsace

Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2013

Pagination : 467-469

ISSN : 0181-0448

Référence électronique

Eric Ettwiller, « MULLER (André), Chez Fritz et Ivan. Incorporé de force dans la Wehrmacht et prisonnier de l'Armée rouge », *Revue d'Alsace* [En ligne], 139 | 2013, mis en ligne le 01 octobre 2013, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/alsace/1822> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/alsace.1822>

Tous droits réservés

soit davantage qu'à Dresde et qu'à Hambourg. 23 Bressauds y perdent la vie, le reste est affecté au déblaiement alors que d'autres, plus chanceux parviennent à fuir ou à se cacher. La grande Histoire a ainsi rattrapé les habitants du petit village de La Bresse.

Rapatrés en avril 1945, leur histoire ne s'arrête pas là et c'est tout le mérite de Nadine Mougel d'aller au-delà. Commence la difficile marche vers la reconnaissance de leur statut de « Patriote Transféré en Allemagne », mais surtout la volonté de transmettre la mémoire en France comme en Allemagne grâce à une politique de rencontres réciproques entre les deux communes de La Bresse et de Pforzheim. La grande Histoire de la réconciliation franco-allemande trouve également son écho dans le cadre de La Bresse.

C'est donc tout naturellement que cet ouvrage est publié en deux langues, par un éditeur allemand, par une auteure très engagée dans le processus de la réconciliation. Un ouvrage utile qui fait revivre, à une échelle locale, l'Histoire générale de cette dernière année de guerre qui fut terrible et que les historiens commencent seulement à approcher avec justesse. Un ouvrage utile par son sujet, par son édition bilingue, mais surtout par la place qu'il laisse aux hommes ordinaires placés dans la tourmente générale. Les listes fournies sont précieuses. Il ne reste cependant que deux regrets à formuler. Une carte aurait été bienvenue pour aider à suivre les parcours de ces hommes. Le deuxième regret concerne la distinction qui aurait pu être plus nette entre le monde des travailleurs forcés et celui des concentrationnaires. Le lien est évité tout au long du texte, mais il surgit à la fin par une allusion qui aurait pu être évitée ou plus nettement tranchée. Ce sont en effet deux mondes totalement différents. Cela n'enlève en rien aux qualités de cet ouvrage précis qui sera fort précieux à tous ceux qui veulent mieux connaître ce passé si proche mais déjà souvent bien oublié.

Robert Steegmann

MULLER (André), *Chez Fritz et Ivan. Incorporé de force dans la Wehrmacht et prisonnier de l'Armée rouge*, La Nuée Bleue, 2012, 767 p.

« Il y a une différence entre l'œuvre d'un historien et un livre écrit par un survivant, témoin de certains événements des années 1940 à 1945 » (p. 134). L'auteur fait bien la distinction entre les deux démarches et s'inscrit résolument dans la seconde en racontant son vécu avec les accents douloureux du patriotisme humilié, de la jeunesse mutilée et de l'humanité bafouée. Il n'en demeure pas moins qu'écrivant plus d'un demi-siècle après les événements (l'ouvrage est la réédition de trois volumes composés en 2000 pour un cercle d'amis et connaissances), André Muller mobilise l'histoire au service de la mémoire. Ce Mulhousien de la classe 1924, incorporé dans le RAD en octobre 1942, dans la Wehrmacht en janvier 1943, déserteur en Biélorussie en juillet 1944 et prisonnier soviétique au

camp de Vitebsk puis à l'hôpital de Létsy jusqu'en octobre 1945 s'appuie sur un riche corpus d'archives (elles valent le détour !) et divers livres d'histoire pour contextualiser son expérience personnelle de la guerre. L'entreprise fut pénible, nous confesse l'auteur. Elle ne fut pas vaine. Les éclairages historiques apparaissent certes parfois un peu naïfs ou maladroits, mais ils permettent de construire un récit bien structuré avec quelques failles cependant. Ainsi, on contestera le parallélisme trop poussé établi entre les périodes 1871-1918 et 1940-1945, la réduction de l'autonomisme de l'entre-deux-guerres à un atavisme circonscrit au *krumme Elsass* ou encore le caractère spécifiquement allemand des cartes postales patriotiques de la Première Guerre mondiale mettant en scène des enfants soldats.

Naturellement, la question la plus importante n'est cependant pas de se demander comment l'histoire de l'Alsace est présentée à la marge du témoignage d'André Muller, mais comment ce témoignage peut servir à l'histoire de l'Alsace. Son utilité, indéniable, se décline en trois niveaux. Tout d'abord, l'auteur livre le récit de plusieurs années de souffrance morale et physique. Le fond est servi par la forme : un sens aigu de la narration ; un style agréable, parsemé de sympathiques alsacianismes et rythmé par d'innombrables incises en langues diverses et variées ; surtout, une multitude de dessins tout à fait remarquables, réalisés pendant et après les événements, qui donnent à l'ouvrage des airs de bande dessinée. Ce don artistique fait d'ailleurs partie intégrante du récit lui-même, car il a procuré maintes fois à son bénéficiaire une situation relativement enviable dans son malheur. Autre caractéristique de ce Malgré-Nous mulhousien, son patriotisme français à la Zislin, qu'il manifeste tout au long de la guerre dès que l'occasion s'en présente. Il va de paire avec sa détestation des « Teutons », « Boches », « Chleuhs », « Fritz », « Aryens », « Goths », mâles ou « femelles » – quelques fois aussi nommés « Allemands ». Surtout frayer le mois possible avec cette « race », que ce soit à Mulhouse, à l'armée ou prisonnier chez les Russes, où André Muller propose à deux Italiens de s'unir au petit groupe de ses compatriotes pour former une alliance de « Latins » ! Des entorses à ce principe ont toutefois existé à plusieurs reprises et laissent apparaître la figure classique de l'Allemand fréquentable, généralement antinazi.

Deuxième niveau de lecture, la mémoire politique du conflit. L'auteur déteste autant que les « Teutons » leurs collaborateurs alsaciens et français, des « traîtres » à l'attitude impardonnable et qui n'ont pas écopé de condamnations suffisamment sévères – quelques rares bénéficient toutefois d'excuses à ses yeux. L'oubli insupportable dont bénéficient ceux qu'il appelle les « coucou, nous revoilà » le renvoie à l'oubli inacceptable dans lequel lui-même et ses camarades Malgré-Nous ont été relégués, lorsqu'ils ne furent pas mis sur le banc des accusés ou des mystificateurs, notamment par le Parti Communiste Français. André Muller écrit dans une optique

de devoir de mémoire et invite les historiens à se pencher davantage sur le drame de l'incorporation de force. Incitait plutôt, car le texte, nous l'avons dit, date de dix ans, une époque où le drame des Malgré-Nous venait d'être redécouvert par l'Alsace (voir l'article consacré à ce sujet par François Igersheim dans la *Revue d'Alsace* 2012). Ce souhait paraît aujourd'hui exaucé. Autre sujet : si la construction européenne ravit notre auteur, le traumatisme de la guerre a ancré en lui une défiance ineffaçable vis-à-vis de l'Allemagne et de l'Autriche. Le parallèle établi entre Adolf Hitler et Jörg Haider en témoigne quand André Muller s'inquiète lui-même d'un trop grand afflux de population étrangère en France et rappelle que si l'Allemagne nazie était une dictature, « jeunes et vieux pouvaient se promener la nuit sans se soucier d'être agressés » ! Dernier thème récurrent parmi ses prises de position, son pacifisme et ses appels à un désarmement général. On aurait tort de se moquer de la sincérité de ces élans. On peut cependant faire remarquer à l'auteur qu'ils vont autant à l'encontre de sa vision du passé que de ses inquiétudes quant à l'avenir de l'Europe.

Un troisième et dernier niveau de lecture, anecdotique, il faut bien l'avouer, et assez amusant, confère à l'ouvrage un rôle de redresseur de torts, qu'il s'agisse de corriger ou compléter le livre d'Eugène Riedweg sur les Malgré-Nous, de dénoncer certaines pratiques journalistiques ou encore de regretter la médiocrité des réalisations cinématographiques prenant pour cadre l'histoire de l'Alsace.

Eric Ettwiller

MÜLLER-HILL (Werner Otto), „*Man hat es kommen sehen und ist doch erschüttert*“, *Das Kriegstagebuch eines deutschen Heeresrichters 1944/45*, Siedler, 2012, 176 p.

Le sous-titre du présent ouvrage – *le journal de guerre d'un juge militaire allemand 1944/45* – est plein de promesses pour qui s'intéresse à la question, longtemps controversée, de la nature de la justice militaire sous le national-socialisme.

C'est suite au décès de l'auteur en 1977 que ce manuscrit a été découvert par son fils. Mais il n'a été publié que trente ans après, tout d'abord dans une traduction française aux éditions Michalon en 2011, puis dans sa version originelle aux éditions Siedler en 2012. En guise de préface, l'historien fribourgeois Wolfram Wette – spécialiste reconnu de l'histoire de la Wehrmacht et de sa justice – reconstitue le parcours de l'auteur, à partir essentiellement de son dossier personnel conservé au *Staatsarchiv* de Fribourg. Werner Otto Müller-Hill est né en 1885 à Fribourg-en-Brisgau dans une famille bourgeoise. Avocat de métier ayant déjà fait l'expérience de la magistrature militaire sous la Première Guerre mondiale, il est réincorporé en 1940 en tant que juge de l'Armée de Terre. Lors de la rédaction de son journal, il exerce au sein d'un tribunal de Division – le